

PETITE BIBLIO
PAYOT
CLASSIQUES

STEFAN ZWEIG

MARIE-ANTOINETTE

Préface d'Antoine de Baecque

Traduction entièrement révisée par Olivier Mannoni



« Le chercheur trouve, le romancier invente, le biographe ressent. » (Emil LUDWIG)

« La destruction de l'autorité royale n'a pas commencé par la prise de la Bastille, mais à Versailles. Car ce n'est pas par hasard que la nouvelle de l'impuissance sexuelle du roi et les mensonges malveillants sur l'appétit insatiable de la reine en matière sexuelle, partis du château de Versailles, parviennent si vite à la connaissance de la nation entière. » Née « enfant gâtée », frivole, accusée de toutes les turpitudes, Marie-Antoinette fut la femme la plus admirée et la plus détestée du royaume. Pour Stefan Zweig, qui raconte sans concession, mais avec empathie, son destin, elle était d'abord une femme avant que d'être une reine. Loin des clichés habituels, il plonge dans sa psyché et la révèle telle qu'elle fut. Son portrait, audacieux et moderne, trouve de larges échos dans les travaux les plus actuels sur les représentations politiques. Et son utilisation d'archives de première main lui permet de proposer l'une des relations les plus précises de l'Affaire du collier, ou encore de la liaison secrète de la reine avec le comte de Fersen.

STEFAN ZWEIG
AUX ÉDITIONS PAYOT

Les incontournables :

Le Joueur d'échecs

La Confusion des sentiments

Vingt-quatre heures de la vie d'une femme

Lettre d'une inconnue, suivi de : La Ruelle au clair de lune

Amok

Brûlant secret

Autres nouvelles et récits :

Le Wagon plombé, suivi de : Voyage en Russie, et de :

Sur Maxime Gorki

Le Monde sans sommeil, suivi de : La Contrainte,

de : Au bord du lac Léman, et de : Ypres

Dans la neige, suivi de : Le Chandelier enterré

Destruction d'un cœur

La Gouvernante, suivi de : Eros matutinus

Une histoire au crépuscule, suivi de : Petite nouvelle d'été

La Fuite dans l'immortalité

Secrets et passions

Quatre histoires du pays des enfants

Grandes biographies et essais biographiques :

Marie-Antoinette

Marie Stuart

Joseph Fouché

Freud

Nietzsche

Baudelaire, et autres poètes

(Suite en fin d'ouvrage)

Stefan Zweig

Marie-Antoinette

Portrait d'une femme ordinaire

*Traduction de l'allemand par Alzir Hella
entièrement révisée par Olivier Mannoni*

Préface d'Antoine de Baecque

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Cet ouvrage porte le numéro 1243 dans la collection
« Petite Bibliothèque Payot »

Conception graphique de la couverture : Sara Deux -
Illustration : © Catrin Welz-Stein

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2024
pour la présente traduction révisée
et la présente édition

ISBN : 978-2-228-93511-1

PRÉFACE

Une femme malheureuse

Par Antoine de Baecque

« Les suites d'une perturbation conjugale pénètrent dans le domaine de l'Histoire universelle : en réalité, la destruction de l'autorité royale n'a pas commencé par la prise de la Bastille, mais à Versailles », écrit Stefan Zweig au début de sa biographie, *Marie-Antoinette. Portrait d'une femme ordinaire*, dans le chapitre « Secret d'alcôve ». C'est par la « scrutation des draps », pour reprendre les termes d'époque, que commence l'enquête de l'écrivain, qui s'immisce dans la sphère très privée pour décrypter l'harmonie du couple royal. Ce n'est pas seulement regarder un destin par le petit bout de la lorgnette, considérer une tragédie à travers le trou de la serrure, mais donner toute sa perspective au tableau d'une femme. Il n'est pas indifférent, en effet, que cette femme, Marie-Antoinette, reine de France, n'ait pas été déflorée par son époux durant les sept premières années d'un mariage longtemps non consommé. Zweig affirme avec force l'importance d'une telle situation : « C'est presque toujours un destin secret qui règle le sort des choses visibles et publiques ; presque tous les événements mondiaux sont le reflet de conflits intimes. L'un des grands mystères de l'histoire a toujours été sa capacité à faire découler de faits infimes des conséquences incalculables. »

Excitation sexuelle inassouvie

Il est vrai que, dans la logique dynastique, cette impuissance du roi à procréer, un temps, inquiéta vivement, même si on voulut, de tout côté, lui laisser le temps d'apprendre à être un homme. Mais tout de même... Sept années... Il est vrai, également, que, dans un système courtois, cette situation enclenche rapidement l'emballlement de la « machine à rumeurs ». Et encore tout à fait vrai que, pour les libellistes, les chansonniers et les caricaturistes, cette saynète de comédie suscite l'imagination libertine, chacun offrant à l'épouse éconduite une foultitude d'amants bien supérieurs à un mari ridicule et « débandant¹ » – c'est le titre d'une gravure obscène du moment². Voilà donc le premier piège se refermant sur une femme malheureuse en amour. Sigmund Freud, qui lut et aima cette biographie de reine avec passion, met en exergue les apports de Stefan Zweig : cette virginité prolongée expliquerait-elle les occupations frivoles et coûteuses de Marie-Antoinette, son application à fuir toute activité réfléchie ? « Il n'est donc pas nécessaire d'être neurologue, écrit Zweig en référence à son plus grand lecteur, fondateur de la psychanalyse, pour affirmer que son funeste énervement, son éternelle agitation, sa constante insatisfaction, sa course effrénée d'un plaisir à un autre, sont les conséquences typiques d'une perpétuelle excitation sexuelle inassouvie. Parce qu'elle n'a jamais été émue et apaisée au plus profond d'elle-même, cette femme, inconquise encore après sept ans de mariage, a toujours besoin de mouvement et de bruit autour d'elle. Ce qui au début n'était que joyeux

1. Antoine de Baecque, « La défaite du corps du roi », in *Le Corps de l'histoire. Métaphores et politique (1770-1800)*, Paris, Calmann-Lévy, 1993, p. 45-98.

2. « Ah ! Gros coquin voilà que tu débandes », gravure-frontispice du pamphlet *La Journée amoureuse de Marie-Antoinette*, s.dnl.

enfantillage est peu à peu devenu une soif de plaisirs, nerveuse et malade. »

Le piège est politique cependant, autant que psychologique, car cette « impuissance » du roi prend sens quand le cours de l'histoire met la royauté en crise et que beaucoup, notamment dans les rangs aristocratiques, attendent d'un monarque qu'il soit ferme et puissant face à l'adversité. À ce propos, Zweig est également très clair : le manque de confiance en soi de Louis XVI et son incapacité à agir sont dus à son impuissance sexuelle qui a marqué la première partie de sa vie. La réputation et les représentations de l'impuissance ne cesseront en effet de harceler un roi, le poursuivant dans le champ politique jusqu'à finir par le figurer, lors d'un retour de la fuite à Varennes, en juin 1791, que l'imagerie interprète sur le registre du carnaval, en gros cochon, animal goinfre et coupé¹.

Le travail du psychanalyste

On le voit, la lecture que Stefan Zweig propose de la psyché de Marie-Antoinette est, par bien des points, audacieuse, tout à fait nouvelle pour son époque, et d'une modernité qui peut trouver de larges échos dans les travaux les plus actuels sur les représentations politiques. D'ailleurs, au-delà de cet épisode interprété selon la méthode freudienne, l'écrivain autrichien fait montre, durant tout son récit, des mêmes audaces. C'est à travers les forces de l'inconscient qu'il tente de comprendre la reine, qu'il cherche à se mettre à sa place, qu'il explique son ressenti, qu'il compose une palette fine et riche d'observations psychologiques. On le sait, Zweig et Freud entament une correspondance assidue à partir de 1908, laquelle s'achève en 1939, l'année où meurt le psychanalyste. Ce dernier

1. Antoine de Baecque, « La gaieté de Varennes, ou les mésaventures du roi cochon », in *Le Corps de l'histoire*, op. cit., p. 85-98.

lui écrit en 1932, à propos de son portrait de reine : « Je suis tenté de dire que [de tous vos livres] aucun ne m'a semblé aussi convaincant, aussi touchant sur le plan humain, probablement aussi conforme à cette vérité historique si difficile à saisir, et pourtant irremplaçable, que ce dernier sur la malheureuse Marie-Antoinette, née petite, comme vous le dites, mais que les coups de marteau ont rendue grande. La partie de votre sujet où vous effectuez le travail du psychanalyste a naturellement éveillé un intérêt plus précis en moi : là où vous traitez de l'histoire du mariage de la femme et de l'accusation d'inceste contre la mère. Cela s'est sûrement passé comme vous le racontez. La vie humaine est bel et bien devenue un peu plus compréhensible depuis qu'il est permis de s'occuper de ces aspects de l'homme. Vous avez saisi ici d'un œil sûr jusqu'aux liens, déconcertants pour l'historien, qui unissent ce qu'il y a indéniablement de plus grand, ou tout au moins de plus bruyant, de plus visible¹. »

Souffrir de son époque

Paru en 1932, ce texte constitue la deuxième des six biographies que Stefan Zweig consacre, entre 1929 et 1938, à des figures historiques. Chacune, Fouché, Marie-Antoinette, Érasme, Marie Stuart, Magellan, Vespucci, est représentative d'une culture européenne menacée, prenant place dans un combat littéraire que l'écrivain entend mener contre la « dénaturation nazie » qui frappe l'Allemagne et l'Autriche, sa patrie de cœur. La montée du nazisme exige cette prise de position par la littérature que lui

1. Lettre de Sigmund Freud à Stefan Zweig, 20 octobre 1932, in Stefan Zweig et Sigmund Freud, *Correspondance*, traduit de l'allemand par Gisella Hauer et Didier Plassard, préface de Roland Jacard, Paris, Rivages Poche, 2013, p. 103-104.

offre l'écriture biographique. Le double choix de la Révolution française et de Marie-Antoinette est également parlant : le cadre historique de référence entre en consonance avec le présent et la figure dénonce les instrumentalisation dont elle est la proie de la part des idéologues fascistes et contre-révolutionnaires. Zweig écrit ce portrait pour les Autrichiens du début des années 1930, présentant Marie-Antoinette comme victime de la violence des hommes et de la cruauté de la fatalité historique. Il existe une identification forte entre une femme dont le caractère « se forma dans les tempêtes » et un écrivain dont l'engagement se forge dans la crise totalitaire de l'Europe.

Stefan Zweig, qui est alors l'un des auteurs les plus connus, lus et traduits dans le monde, dont la voix est écoutée et respectée, affiche cette exigence éthique : il lui faut, en tant que porte-parole de la littérature, dénoncer la montée des totalitarismes. Dans une lettre à Freud, Zweig écrit : « Je ne puis vous dire combien je souffre de cette époque ; un méchant dieu m'a donné la capacité de prévoir bien des choses, et ce qui s'abat maintenant, je le sens dans mes nerfs depuis quatre ans¹. » L'écrivain d'origine juive, qui vit à Vienne jusqu'en 1934 avant de partir pour Londres, prend conscience du tragique de l'histoire : « Le livre qu'il faudrait vraiment écrire, ce serait la tragédie du judaïsme, mais j'ai bien peur que la réalité, lorsqu'on l'aura poussée à ses plus grandes extrémités, ne dépasse encore nos imaginations les plus folles². »

Cette nécessité de l'engagement détourne l'écriture de Zweig depuis la fiction vers l'histoire. Ce qui fait de ce projet biographique à la fois une échappatoire – remédier à l'impuissance qu'il ressent à écrire le roman qu'il souhaite, en l'occurrence *La Demoiselle des postes*, qu'il ne cessera plus de différer – et une

1. Lettre de Stefan Zweig à Sigmund Freud, 15 novembre 1937, *ibid.*, p. 123.

2. *Ibid.*

nécessité : le travail de recherche, de documentation et d'assemblage historiques sur Marie-Antoinette commence en septembre 1931, dans un moment de forte tension politique dans l'actualité autrichienne. Il en convient lui-même, ce n'est que peu à peu, dans un contexte historique de plus en plus angoissant, qu'il a compris l'urgence de cette biographie : « Pendant très longtemps, je n'ai pas saisi très clairement l'intérêt pour moi d'écrire *Marie-Antoinette*. J'avais présents à la mémoire d'une part les exposés vivement discutés des avocats de la Révolution, et d'autre part les idolâtries de la littérature royaliste. Pour mon plaisir personnel, je voulais étudier ce caractère, et j'ai été amené ainsi à des recherches systématiques qui m'ouvraient sans cesse de nouvelles perspectives¹. »

Histoire et poésie

L'autre pièce de cette construction contextuelle est la parution, en 1929, de l'essai *Historie und Dichtung [Histoire et poésie]* d'Emil Ludwig, où le penseur de l'histoire essaie de définir quelles sont les intentions d'un biographe et en quoi son travail peut-il être légitime, même s'il est un écrivain, un « non-historien » de profession. Le livre, attentivement lu par Zweig, semble pour lui une sorte de *vade-mecum* dans le passage à l'écriture biographique. Ludwig justifie l'entreprise biographique par la notion d'« empathie » : il faut comprendre les événements mais aussi le personnage et son « âme ». Les historiens revendiquent avant tout l'objectivité ; les écrivains l'invention. La biographie semble un « troisième genre », entre historiographie et fiction, ouvrant de nouvelles perspectives : « Le chercheur trouve, le romancier invente, le biographe ressent. » En ce sens, le travail de Zweig tient de l'historiographie,

1. Cité par Olivier Philipponnat dans sa notice, in Stefan Zweig, *Les Grandes Biographies*, Paris, Le Livre de Poche, 2006, p. 807.

s'intéressant aux sources et aux matériaux, mais y coule l'écriture romanesque puisque, chez lui, la fiction n'invente rien et se met au service de l'objectivité factuelle de la restitution des événements historiques. Simplement, de ce croisement naît un troisième terme, la biographie telle qu'il la conçoit : avec ce que lui apporte l'artiste écrivain, il met en forme sensible le matériau archivistique. Il s'agit de sculpter par l'écriture un être humain doté d'un caractère, d'une âme, de sentiments, puisqu'il est impossible de dissocier l'âme des événements. Les historiens plongent les hommes dans leur contexte historique et politique ; les écrivains biographes, eux, mettent l'accent sur leur « personnage » dans le domaine psychologique. Cet essai d'Emil Ludwig apporte un éclairage non négligeable sur le travail de Zweig, lui donnant une légitimité théorique, expliquant en quoi une « biographie littéraire » est une œuvre aussi « exacte » qu'un essai historique¹.

Dans le tourbillon des réputations

La biographie de Zweig s'inscrit également dans une constellation d'écrits sur Marie-Antoinette. Un foisonnement de représentations s'est emparé, depuis son vivant, de la princesse autrichienne et de la reine de France. Aucune figure historique, sans doute, n'a connu davantage de dénominations, de surnoms, voire de sobriquets. D'un côté, l'archiduchesse Antoine ou Antonia, la reine martyre, la mère exemplaire, figure de la dignité royale ; de l'autre, l'Autrichienne, l'« autre

1. Emil Ludwig, *Historie und Dichtung*, Berlin, Ernst Rowohlt Verlag, 1929. À ce propos, on lira la thèse très éclairante de Virginie Lecorche, *Stefan Zweig et l'Histoire à travers la littérature : les rapports entre les biographies historiques et l'Histoire*, thèse de l'Université Paris Est-Créteil, 2018 (Études germaniques), 468 p. Ce travail remarquable replace le projet biographique de Stefan Zweig dans le contexte des rapports à l'histoire dans le monde germanique des années 1920-1930.

chienne », la Poule d'autruche, Toinette, la Bergère royale, la Ministre des colifichets, Madame Déficit, la Catin royale, la Fureur utérine, la Messaline royale, Madame Veto, la veuve Capet¹... Vivante, la figure honnie des courtisans versaillais puis du discours républicain fut au centre de bien des campagnes de presse ; après sa mort, le 16 octobre 1793, ces réputations contradictoires ont rythmé son existence puis son souvenir et sa mémoire. Du culte à la haine, de la curiosité au mimétisme, elles ont engendré une moisson de représentations, d'identifications, d'idolâtries comme de rejets. Comme si chaque époque, chaque parti, chaque groupe, avait voulu construire et reconstruire « sa » reine. La France de son temps l'a peu comprise, mais sa représentation s'est en quelque sorte vengée de cet affront en s'épanouissant sans limites dans les imaginaires.

De ce tourbillon de réputations, Zweig entend gommer les images les plus contradictoires en introduisant une figure qu'il forge, la « femme moyenne », son invention, qu'on ne trouve nullement dans l'historiographie qui précède son essai biographique. Elle est bien davantage divinisée, comme chez Léon Bloy, dans *La Chevalière de la mort*, publié en 1896, ou dans *Histoire de Marie-Antoinette*, de Jules et Edmond de Goncourt, paru en 1858, la première biographie de lettrés, qui y voient d'abord un idéal féminin et une martyre. Face à la haine républicaine du personnage, ce gros volume² fait encore figure de référence au milieu des années

1. Sur les différentes images, représentations et biographies de Marie-Antoinette, on se reportera aux travaux de Cécile Berly, *Marie-Antoinette et ses biographes. Histoire d'une écriture de la Révolution française*, Paris, L'Harmattan, 2006 ; Cécile Berly, *Idées reçues sur Marie-Antoinette*, Paris, Le Cavalier bleu, 2015 ; ainsi qu'au catalogue de l'exposition *Marie-Antoinette, métamorphoses d'une image* (sous la dir. d'Antoine de Baecque), Paris, Éditions du Patrimoine/Centre des monuments nationaux, 2019.

2. Cécile Berly, « Le corps écrit de Marie-Antoinette : entre jeux biographiques et enjeux historiographiques », *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, n° 12, 2005, p. 61-77.

1920. Passionnés par l'histoire, les mœurs et l'art du XVIII^e siècle, les Goncourt façonnent la seule femme pure d'un siècle profondément corrompu et décadent. Les deux frères élèvent Marie-Antoinette à la réhabilitation biographique, mais, plus encore, ils l'aiment, ils l'idolâtrèrent¹. Marie-Antoinette est l'anti-prostituée, intouchable et sacrée. Le contraste est frappant avec Zweig, chez qui elle n'est ni une sainte ni une scélérate, mais une femme ordinaire martelée par les coups d'une trajectoire extraordinaire.

L'écrivain forge donc, contre et hors de la masse de ses prédécesseurs, un vrai genre biographique fondé sur la notion de *Schicksal*, cette force dont les personnages subissent la fatalité, un fardeau imposé, une « institution morale² ». Ce n'est pas l'individu en tant que tel qui intéresse Zweig, c'est son *destin*. Il ne s'agit pas pour lui d'être historien, ni expert de la Révolution française, ce n'est pas une affaire d'érudition légitime ; ce qui prime, c'est la liberté de l'interprétation lui permettant, à propos de Marie-Antoinette, d'avancer des concepts pour mieux comprendre sa personnalité et sa destinée. Non expert, Zweig se révèle alors au meilleur de sa forme : non seulement il doit mener des recherches précises, minutieuses, et ne néglige aucun document, aucune source, afin de ne pas commettre d'erreurs, mais il parvient à traiter son sujet avec la finesse psychologique qu'il déploierait pour cerner un personnage d'une de ses nouvelles.

1. Cécile Berly, « Deux clés biographiques : des Goncourt à Stefan Zweig », in Antoine de Baecque (dir.), *Marie-Antoinette, métamorphoses d'une image*, op. cit., p. 149-151.

2. Sur la notion de *Schicksal*, voir Virginie Lecorchey, *Stefan Zweig et l'Histoire à travers la littérature*, op. cit., p. 84-93 ; et Serge Niémetz, *Stefan Zweig. Le voyageur et ses mondes*, Paris, Belfond, 1996, p. 394.

Sans pitié avec la documentation

Comme pour la biographie de Fouché, Stefan Zweig tient à écrire en s'appuyant sur une documentation solide et en grande partie inédite en son temps. Les Goncourt, déjà, avaient développé des pratiques d'érudition fétichistes, multipliant les sources écrites, se réclamant d'une historiographie fondée sur l'archive que venait de défendre l'historien Augustin Thierry¹. Zweig reprend une part de cette documentation. Mais il va plus loin. Avec l'aide d'un assistant, Fritz Adolf Hünich, ainsi que de sa compagne, Friderike, il plonge dans les sources conservées aux Archives de Vienne. Il se concentre tout d'abord sur les lettres officielles et officieuses échangées entre l'impératrice Marie-Thérèse et sa fille Marie-Antoinette, sans oublier celles rédigées par l'ambassadeur en poste à Paris, le comte de Mercy-Argenteau. Il écarte, « sans pitié », la plupart des documents mémoriaux, pourtant largement en usage à l'époque, qui lui paraissent peu fiables, signalant dans une « note de l'auteur » finale que nombre d'entre eux sont des faux : « Neuf dixièmes des mémoires de cette époque sont donc nés du désir grossier de faire sensation ou d'un besoin intempestif de flagornerie. Aussi, celui qui recherche la vérité historique fait bien [...] d'écarter d'emblée de la barre, comme témoins peu dignes de foi à cause de leur mémoire trop complaisante, toutes ces femmes de chambre, tous ces coiffeurs, pages et gendarmes mis en avant. » Par contre, des sources de première main, comme les archives d'État jusque-là restées privées à Vienne, sont utilisées. C'est à partir de ces fonds que l'écrivain peut proposer l'une des relations les plus précises de l'affaire du collier, qui défraie la chronique royale en 1784-1785. De même, il fait grand usage des archives du comte de Fersen, notamment

1. Cécile Berly, « Le corps écrit de Marie-Antoinette », art. cité.

la correspondance des lettres « raturées », en grande partie chiffrées ou écrites avec de l'encre sympathique, échangées entre ceux que Zweig décrit comme deux amants. Il en est persuadé : Marie-Antoinette et le bel officier suédois franchissent les interdits et consomment leur passion un soir de l'hiver 1792, dans la chambre de la reine située au rez-de-chaussée du palais des Tuileries. C'est donc après une longue période de documentation que Zweig entreprend la rédaction de cette biographie.

Une vérité documentaire en style aérien

Marie Antoinette. Bildnis eines mittleren Charakters, paru en langue allemande au printemps 1932, est un succès immédiat, avant de devenir un best-seller mondial. Traduit en français par Alzir Hella, ami et proche de Zweig, l'ouvrage paraît aux éditions Bernard Grasset à l'automne 1933. Zweig a gagné son pari, ainsi que le lui écrit son ami Romain Rolland dans une lettre en 1932 : « J'ai lu votre *Marie-Antoinette*, et je ne peux m'en défaire. [...] Vous maîtrisez l'art de rendre le passé proche et familier au lecteur¹. » Tous remarquent et célèbrent ce lien « extraordinairement tissé » entre la « vérité documentaire » du livre d'histoire et l'écriture classique, à la fois fluide et riche, de l'écrivain, son « style aérien² », évocateur. Chaque lecteur peut ainsi concrètement suivre l'évolution du personnage de l'intérieur, quittant le monde souvent un peu austère de la biographie classique. Dans cette juxtaposition de faits bruts, de documents historiques et d'analyses psychologiques construisant la psyché peu à peu tourmentée d'une femme, Zweig choisit et

1. Romain Rolland et Stefan Zweig, *Correspondance 1928-1940*, traduit de l'allemand par Siegrun Barat, Paris, Albin Michel, 2016, p. 244.

2. *Ibid.*

fait acte de manifeste : « La poésie l'emporte toujours sur l'histoire¹ », affirme-t-il.

Cette biographie de Marie-Antoinette possède une thèse, ce dont Stefan Zweig ne se cache pas, puisqu'il écrit dès la préface de l'ouvrage : « Pour atteindre la royauté, la Révolution devait attaquer la reine, et dans la reine la femme. » Il s'agit donc, en en dressant le « portrait », de défendre la « femme » en Marie-Antoinette. La reine, il la laisse aux royalistes, qui ont tenté, après 1815, d'en faire une sainte, une martyre, une icône de perfection idéale « entourée de nuées d'encens », répondant ainsi aux calomnies des républicains, dont la tradition reprend les images et les accusations qui construisent très vite la « reine scélérate », la « traîtresse étrangère », et les métamorphose en machine de guerre susceptible de conduire la « reine de la contre-révolution » à la guillotine. Pour Zweig, « la vérité psychologique, comme c'est le cas le plus souvent, se rapproche ici du juste milieu. Marie-Antoinette n'était ni la grande sainte du royalisme ni la putain, la "grue" de la Révolution ». Refusant la caricature bi-frontale, l'écrivain part à la recherche d'une femme différente, sans grandeur et sans maléfices.

Une femme ordinaire, pas trop intelligente, pas trop niaise

Il la trouve dans cet « être moyen », cette « femme en somme ordinaire, pas trop intelligente, pas trop niaise, un être ni de feu ni de glace, sans inclination pour le bien, sans le moindre amour du mal, la femme moyenne d'hier, d'aujourd'hui et de demain, sans penchant démoniaque, sans soif d'héroïsme ».

1. Cité par Virginie Lecorchey, *Stefan Zweig et l'Histoire à travers la littérature*, op. cit., p. 121. Voir également, à ce propos, le *Magazine littéraire*, « Stefan Zweig, écrivain européen », février 1997.

C'est la principale trouvaille de Zweig : faire de cette reine mille fois grandie aux dimensions d'une héroïne de gloire et de majesté, de cette catin mille fois raptée aux dimensions d'une erreur de la nature, une simple femme. Puis de la peindre, de l'expliquer et de l'aimer sans concession comme telle. Dans un dernier temps vient l'autre face du génie de l'écrivain : placer cette femme moyenne face à un destin trop grand pour elle. À ce moment, Zweig fait usage de l'Histoire, « avec sa grande hache » : il utilise « ce démiurge [qui échafaude] un drame bouleversant ».

La Révolution vient donc comme un souffle tragique gonfler les voiles du destin de la femme moyenne pour la transformer en héroïne involontaire. C'est dans l'écart entre l'être humain et la fatalité qui l'accable que Marie-Antoinette trouve sur le tard sa vocation à la grandeur. « À la dernière heure de sa vie, à la toute dernière heure, Marie-Antoinette, cette nature moyenne, atteint au tragique et se hisse à la hauteur de son destin », conclut Zweig. Cette femme ordinaire jetée dans la grande histoire est pour l'écrivain le meilleur des sujets : il sait en régler les contrastes, insistant d'autant plus sur sa vie de plaisirs, sur la dépensière qui dilapide l'argent de l'État, sur la frivolité de la jeune femme, qu'il va bientôt en proposer le portrait contraire, celui d'une mère faisant face avec dignité au vent mauvais de l'histoire. « Derrière cet acharnement à souligner les mille défauts de caractère de la jeune Marie-Antoinette, écrit Dominique Bona dans *Stefan Zweig, l'ami blessé*, le plus fin psychologue des écrivains entend expliquer son évolution vers la maturité sous la pression d'événements dont elle n'est aucunement responsable et qui vont l'emporter dans le tourbillon révolutionnaire¹. » En la choisissant, Zweig parvient à donner forme humaine au tragique : la reine, chez lui, semble peu à peu

1. Dominique Bona, *Stefan Zweig, l'ami blessé*, Paris, Plon, 1996, p. 215.

prendre conscience du rôle qui lui est dévolu et, en affrontant son sort contraire, se révèle à elle-même, devenant une « grande âme ».

Le point de vue des vaincus

C'est ainsi que l'écrivain tient discours sur l'histoire, ce qui n'est pas le moindre intérêt de ce texte biographique. Tout historien peut en tirer quelques leçons méthodologiques, et cela énonce la portée « moderne » de cet ouvrage qui, quatre-vingt-dix ans plus tard, tient encore quelques-unes de ses promesses historiographiques. Zweig s'interroge souvent sur le caractère contingent de l'Histoire. Il écrit une histoire avec des « si », proposant une vision que l'on pourrait aujourd'hui qualifier de « contrefactuelle¹ ». Tout n'est pas écrit à l'avance. Si Marie-Antoinette était restée populaire ? Si Louis XVI avait fait preuve d'un peu plus d'autorité ? Si Mirabeau n'était pas mort prématurément ? Si Marie-Antoinette avait pu organiser autrement une fuite qui ne se serait pas arrêtée à Varennes ? L'histoire aurait pu prendre un autre tour. Dans son essai *L'Histoire, cette poétesse*, Zweig insiste également sur le rôle de l'artiste dans l'écriture de l'histoire : la poésie et la relation des faits ne sont pas si contradictoires. Il accorde une attention toute particulière à l'histoire comme « personnage », lui prêtant des intentions, des responsabilités et même une intense force de création. Zweig lui confère une puissance divine, la définissant comme un « atelier mystique de Dieu ». L'histoire enseigne et agit, elle peut se faire chroniqueuse des faits (*Chronistin*), mais elle est aussi « poétesse », visionnaire, portée par sa

1. Quentin Deluermoz et Pierre Singaravélou, *Pour une histoire des possibles. Analyses contrefactuelles et futurs non advenus*, Paris, Seuil, 2016.

puissance créatrice, capable de faire surgir des personnages sublimes et sublimés par leur contexte¹.

Autre intérêt historiographique majeur, que les historiens redécouvrent actuellement : cette biographie est écrite depuis le point de vue des vaincus. Ce n'est pas une nouveauté : Stefan Zweig a généralement privilégié les figures perdantes. « Je ne prends jamais le parti des prétendus "héros", mais je vois le tragique dans les vaincus. Dans mes nouvelles, c'est toujours celui qui succombe au destin qui m'attire ; dans mes biographies, je préfère le personnage qui l'emporte moralement, non le vainqueur de l'espace réel : Érasme et non Luther, Marie Stuart et non Elizabeth, Castellion et non Calvin². » Ces figures malmenées par l'histoire sont faibles, fragiles, blessées, voire humiliées, mais elles seules peuvent connaître une forme d'accomplissement tragique et s'affirmer pleinement comme « êtres humains », le critère moral supérieur selon Zweig³. La souffrance, le malheur, l'échec les aident à se construire moralement et leur permettent de montrer leur vraie valeur. Zweig aime « la défaite qui laboure, en fécondant, la supériorité morale du vaincu⁴ ». Dans son essai, *L'Histoire est-elle juste ?*, l'écrivain affirme que, si l'histoire contribue à magnifier les grands hommes, lui souhaite privilégier les vaincus, adoptant une « attitude méfiante » vis-à-vis d'elle⁵. Ainsi, les grands hommes ne sont pas forcément ceux que l'on croit : ils peuvent même être des vaincus, voire des femmes...

1. Virginie Lecorchey, *Stefan Zweig et l'Histoire à travers la littérature*, op. cit., p. 134-138.

2. Stefan Zweig, *Le Monde d'hier. Souvenirs d'un Européen* (1942), traduit de l'allemand par Serge Niémetz, Paris, Belfond, 1993, p. 203.

3. Virginie Lecorchey, *Stefan Zweig et l'Histoire à travers la littérature*, op. cit., p. 65-73.

4. Stefan Zweig, *Romans, nouvelles et théâtre*, tome II, Paris, Le Livre de Poche, 1995, « Introduction à Jérémie », p. 441.

5. Cité par Virginie Lecorchey, *Stefan Zweig et l'Histoire à travers la littérature*, op. cit., p. 66.

Une femme tient tête à l'histoire

Zweig propose la biographie d'une femme ; en cela, la figure, placée au centre, prend sa revanche sur l'histoire, récit des hommes. Marie-Antoinette est l'unique force centrifuge de cette biographie : autour d'elle, les événements, non essentiels, et les hommes, personnages secondaires, s'éparpillent au fil du texte. En tentant de comprendre la femme, l'écrivain déjoue le piège de l'histoire afin de donner « le sentiment de percevoir les événements de l'histoire de l'intérieur du personnage¹ ». C'est pourquoi, dans ses biographies, en tout particulièrement dans *Marie-Antoinette. Portrait d'une femme ordinaire*, il mêle le quotidien au pathos, l'effet dramatique au tragique.

C'est ainsi en femme, davantage qu'en reine, que Marie-Antoinette tient tête à l'histoire. Elle a déplacé elle-même, selon sa volonté, sa fonction du côté de la femme : de la reine à la femme, de la reine à la mère. Et va le payer, puisque c'est la femme en elle, davantage que la reine, qui est punie. Préférant se réfugier dans le petit Trianon, qui est un paradis de femmes, elle y passe d'abord ses années les plus joyeuses et les plus insouciantes. Puis s'épanouissant dans la maternité, elle est la première des reines de France à élever elle-même ses enfants. Mais c'est également là que, se coupant de la cour et de ses conventions, elle scelle inconsciemment son destin tragique. Zweig démontre que le corps de la reine cristallise des enjeux et des passions qui en font tout à la fois la femme la plus admirée et la plus détestée du royaume. Sa sulfureuse réputation sexuelle – nymphomane, homosexuelle et, pour finir, incestueuse – s'inscrit dans une logique de désacralisation propre à cette littérature que Zweig connaît bien et qu'il combat sans cesse, le libelle, le pamphlet, la caricature.

1. Serge Niémetz, *Stefan Zweig. Le voyageur et ses mondes*, op. cit., p. 393.

Paradoxalement, cette épreuve, qui va crescendo, est ce qui permet la métamorphose historique du personnage : de la femme moyenne au monstre femelle, puis de l'hydre autrichienne à Madame Veto. Dans l'épreuve finale, Marie-Antoinette peut devenir un symbole : d'une époque qui s'effondre dans sa douceur de vivre, d'une fonction royale qui s'évanouit derrière une « nature humaine ». Marie-Antoinette est animée par ce conflit intérieur entre son rôle de souveraine et sa vie de femme. Caractère moyen, « née enfant gâtée », menant une vie de plaisirs, c'est en affrontant l'adversité de la fin tragique qu'elle acquiert la grandeur d'âme et que sa « vraie nature » se révèle : la femme est *re-née* de ses erreurs et donne enfin sens à son existence. « Marie-Antoinette, écrit Stefan Zweig, n'a vu dans la Révolution qu'une vague de boue immonde, soulevée par les instincts les plus bas et les plus vulgaires de l'humanité ; elle n'a rien compris au droit qu'elle revendiquait dans l'histoire du monde, à la volonté constructive de ce mouvement [...]. Cet entêtement à ne pas vouloir comprendre constitue la faute historique de Marie-Antoinette », mais c'est également sa grandeur. À ce terme, elle renonce à être femme, sacrifiant tout ce qu'elle avait construit dans les vingt premières années de sa vie versaillaise. Mais elle redevient reine, conférant alors à cette fonction longtemps reniée sa plus grande dimension, assumant pour elle la tragédie dans l'histoire.

Antoine de BAECQUE¹

1. Historien et écrivain, professeur à l'École normale supérieure de Paris.

Marie-Antoinette

AVANT-PROPOS

Écrire l'histoire de Marie-Antoinette, c'est reprendre un procès plus que séculaire, où accusateurs et défenseurs s'affrontent avec la plus grande virulence. C'est aux accusateurs que l'on devait le ton passionné des débats. Pour atteindre la royauté, la Révolution devait attaquer la reine, et dans la reine la femme. Or, véracité et politique habitent rarement sous le même toit, et là où l'on veut stigmatiser un personnage à des fins démagogiques, il y a peu de justice à attendre des serviteurs complaisants de l'opinion publique. On n'épargna à Marie-Antoinette aucune calomnie, on usa de tous les moyens pour la conduire à la guillotine ; journaux, brochures, livres n'hésitèrent pas à attribuer à la « louve autrichienne¹ » tous les vices, toutes les dépravations morales, toutes les perversités ; dans l'asile même de la justice, au tribunal, l'accusateur public compara pathétiquement la « veuve Capet » aux débauchées les plus célèbres de l'Histoire, à Messaline, Agrippine et Frédégonde. Le revirement fut d'autant plus profond, lorsque, en 1815, un Bourbon monta de nouveau sur le trône, pour flatter la dynastie, on repeint alors l'image diabolique sous les couleurs les plus flatteuses ; pas un seul portrait de Marie-Antoinette datant de cette époque où elle ne soit auréolée et entourée de nuées d'encens. Les panégyriques se succèdent ; la vertu insoupçonnable de Marie-Antoinette est farouchement

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

défendue, on célèbre en vers et en prose son esprit de sacrifice, sa grandeur d'âme, son héroïsme irréprochable ; et des anecdotes, abondamment trempées de larmes, tissées la plupart du temps par le monde aristocratique, encadrent le visage transfiguré de la « reine martyre¹ ».

La vérité psychologique, comme c'est le cas le plus souvent, se rapproche ici du juste milieu. Marie-Antoinette n'était ni la grande sainte du royalisme ni la putain, la « grue » de la Révolution, mais un être moyen, une femme en somme ordinaire, pas trop intelligente, pas trop niaise, un être ni de feu ni de glace, sans inclination pour le bien, sans le moindre amour du mal, la femme moyenne d'hier, d'aujourd'hui et de demain, sans penchant démoniaque, sans soif d'héroïsme, se prêtant assez peu au scénario d'une tragédie. Mais l'Histoire, ce démiurge, n'a aucun besoin d'un personnage central héroïque pour échafauder un drame bouleversant. La tension tragique ne résulte pas seulement des traits démesurés d'un être, mais encore, à tout moment, de la disproportion qui existe entre un être humain et son destin. Elle se manifeste lorsqu'un homme doté d'une puissance supérieure, un héros, un génie, entre en conflit avec le monde environnant, trop hostile, trop étroit, pour la tâche que le destin lui a assignée, tel Napoléon étouffant dans le minuscule enclos de Sainte-Hélène, ou Beethoven emprisonné dans sa surdité, et d'une façon générale, chez toute grande figure qui ne trouve pas sa mesure et son exutoire. Mais le tragique existe aussi quand une nature moyenne, voire faible, est prise par un destin formidable, sous le poids de responsabilités personnelles qui l'écrasent et la broient, et c'est même cette forme-ci qui me paraît plus poignante du point de vue humain. Car l'homme hors du commun cherche inconsciemment un destin extraordinaire ; une vie héroïque ou, selon le mot de Nietzsche, « dangereuse » est

1. *Id.* (N.d.T.)

organiquement conforme à sa nature démesurée ; il défie le monde par l'audace des exigences inhérentes à son caractère. De sorte qu'un génie n'est point, au bout du compte, irresponsable de sa souffrance, car la mission qui l'habite appelle mystiquement cette épreuve du feu afin qu'il libère sa dernière force ; comme la tempête emporte la mouette, la puissance de son destin le pousse toujours plus fort et plus haut. Le caractère moyen, en revanche, réclame par nature une existence paisible ; il ne veut pas, il n'a pas besoin de tension supérieure, il préfère vivre tranquillement dans l'ombre, à l'abri des vents, dans des zones où le destin a des températures modérées ; c'est pourquoi il se défend, il s'angoisse et il fuit, quand une main invisible le pousse vers le bouleversement. Il ne veut pas de responsabilités mondiales historiques, au contraire il les redoute ; il ne recherche pas la souffrance, on la lui impose ; c'est de l'extérieur, et non de l'intérieur, qu'il est contraint de se dépasser. Bien qu'il lui manque l'évidence du sens, cette souffrance du non-héros, de l'homme moyen, ne me paraît pas moins grande que celle, pathétique, du héros véritable, et peut-être est-elle encore plus émouvante, car l'être ordinaire doit la supporter à soi seul et n'a pas, comme l'artiste, l'heureux moyen de transformer son tourment en œuvres et en formes durables.

Mais le destin, parfois, sait bouleverser ces natures moyennes et de sa poigne impérieuse les sortir de leur médiocrité ; la vie de Marie-Antoinette en est peut-être un des plus éclatants exemples de l'Histoire. Pendant ses trente premières années, sur les trente-huit qu'elle a vécues, cette femme suit une voie banale, quoique dans un milieu remarquable ; jamais elle ne dépasse la mesure commune ni en bien ni en mal : une âme tiède, une nature ordinaire, et au début, du point de vue historique, une simple figurante. Sans l'irruption de la Révolution dans le joyeux univers de jeux qui est le sien, cette princesse insignifiante aurait tranquillement continué à vivre comme cent millions de femmes

de tous les temps ; elle aurait dansé, bavardé, aimé, ri, se serait pomponnée, aurait fait des visites et donné l'aumône ; elle aurait mis des enfants au monde et se serait pour finir doucement étendue sur un lit pour y mourir, sans avoir réellement vécu l'esprit du temps. En sa qualité de reine, on l'aurait mise en bière avec solennité et on aurait porté le deuil à la cour, mais elle aurait ensuite disparu de la mémoire des hommes comme tant d'autres princesses, les Marie-Adélaïde et Adélaïde-Marie, les Anne-Catherine et Catherine-Anne, dont les pierres tombales aux froids caractères que nul ne lit se trouvent dans le Gotha. Jamais personne n'aurait éprouvé le désir de tirer du néant son image, son âme éteinte ; nul n'aurait su qui elle était en réalité et – point capital – jamais Marie-Antoinette elle-même, reine de France, n'aurait su ni découvert, sans l'épreuve qu'elle dut subir, qui elle avait été. Car le propre de l'être moyen, heureux ou malheureux, est de ne pas sentir en soi-même la nécessité de se mesurer, de ne pas avoir la curiosité de se poser de questions tant que le destin ne lui en pose pas : il laisse dormir en soi ses possibilités inutilisées, dépérir ses facultés, s'amollir ses forces comme des muscles qu'on n'exerce jamais avant que l'urgence ne les tende pour une résistance réelle. Une nature moyenne doit être projetée hors de soi-même pour devenir tout ce qu'elle est capable d'être, et peut-être davantage qu'elle ne le supposait ou pressentait jusqu'alors ; pour cela le destin n'a pas d'autre fouet que le malheur. Et tout comme l'artiste recherche parfois volontairement un sujet apparemment mineur plutôt qu'un sujet émouvant et universel, afin de prouver sa force créatrice, il arrive au destin de choisir un héros insignifiant pour montrer que d'une matière fragile il sait tirer la tension la plus extrême, et d'une âme faible ou indolente la plus haute tragédie. Une tragédie de ce type, et l'un des plus beaux exemples de cet héroïsme involontaire, a pour nom Marie-Antoinette.

Avec quel art en effet, avec quelle inventivité dans les épisodes, sur quelles immenses surfaces de tension l'Histoire construit ici son drame autour de cette nature ordinaire, avec quelle science elle fait naître les contrastes autour de ce personnage central qui, dès le début, s'y prête si peu ! Avec une ruse diabolique, elle commence par combler cette femme. À l'enfant, déjà, elle donne pour demeure un palais impérial, à l'adolescente une couronne, à la jeune femme elle prodigue généreusement tous les dons de la beauté et de la richesse et lui accorde en outre un cœur qui ne s'interroge pas sur la valeur de ces présents. Pendant des années, elle cajole et dorlote cet être léger jusqu'à ce qu'il en devienne toujours plus inconscient et en perde la raison. Mais si le destin a porté cette femme aux plus hauts sommets du bonheur avec rapidité et aisance, il ne l'en laisse ensuite retomber qu'avec plus de lenteur et une cruauté plus raffinée. Avec un réalisme mélodramatique, cette tragédie met en présence les contrastes les plus violents ; elle pousse Marie-Antoinette d'un palais impérial aux cent salons dans une misérable geôle, du carrosse doré sur la charrette du bourreau, du trône sur l'échafaud ; elle la jette du luxe dans l'indigence ; de l'estime de tous dans la haine, du triomphe dans la calomnie ; bref elle l'entraîne toujours plus bas, sans pitié, jusqu'au suprême abîme. Et ce petit être ordinaire, soudainement assailli dans son univers d'enfant gâté, ce cœur étourdi ne comprend pas quels projets cette force étrangère a façonnés pour elle ; il sent seulement qu'une dure poigne le pétrit, qu'une griffe brûlante s'enfonce dans sa chair torturée ; inaccoutumé à la souffrance, la craignant, cet être ne se doute de rien, il se débat, il gémit, il cherche à s'échapper. Mais aussi implacable que l'artiste qui ne lâche pas sa matière avant de lui avoir arraché la plus haute tension et l'ultime possibilité, la main bien informée du malheur ne cesse de marteler l'âme tendre et faible de Marie-Antoinette avant d'en avoir obtenu la dureté et la dignité, et fait surgir toute la grandeur

de ses parents et de ses aïeux, ensevelie dans ses profondeurs. Cette femme éprouvée, qui n'a jamais eu la curiosité d'elle-même, s'aperçoit enfin avec effroi, au milieu de ses tourments, de la transformation qui s'opère juste au moment où son pouvoir royal prend fin : elle sent naître en elle quelque chose de grand et de nouveau, qui n'eût pas été concevable sans cette épreuve. « C'est dans le malheur qu'on sent davantage ce qu'on est¹ », ces mots à la fois fiers et bouleversants jaillissent soudain de sa bouche et étonnent ; un pressentiment lui dit que c'est justement par la souffrance que sa petite vie ordinaire restera en exemple à la postérité. Et grâce à cette conscience d'un devoir supérieur à remplir, son caractère grandit au-delà de lui-même. Peu avant que la forme humaine se brise, le chef-d'œuvre impérissable est achevé, car à la dernière heure de sa vie, à la toute dernière heure, Marie-Antoinette, cette nature moyenne, atteint au tragique et se hisse à la hauteur de son destin.

1. Lettre de Marie-Antoinette au comte de Mercy-Argenteau, 10 août 1791. (*N.d.T.*)

On marie une enfant

Pendant des siècles, sur d'innombrables champs de bataille allemands, italiens et flamands, les Habsbourg et les Bourbons se sont disputé l'hégémonie de l'Europe, quitte à s'épuiser l'un comme l'autre. Au bout du compte, les vieux rivaux reconnaissent que leur jalousie insatiable n'a fait que frayer la voie à d'autres maisons régnautes ; déjà, de l'île anglaise, un peuple hérétique tend la main vers l'empire du monde ; déjà la Marche de Brandebourg, protestante, devient un puissant royaume ; déjà la Russie à demi païenne s'apprête à étendre immensément sa sphère : ne vaudrait-il pas mieux faire la paix, finissent par se demander – trop tard, comme toujours – les souverains et leurs diplomates, que de renouveler sans cesse le jeu fatal de la guerre au profit de parvenus qui ne croient en rien ? Choiseul, à la cour de Louis XV, Kaunitz, conseiller de Marie-Thérèse, concluent une alliance ; et afin qu'elle s'avère durable et ne soit pas un simple temps d'arrêt entre deux guerres, ils proposent d'unir par les liens du sang la dynastie des Bourbons à celle des Habsbourg. La maison de Habsbourg n'a jamais manqué de princesses à marier ; cette fois encore, elle en offre un choix abondant dans toutes les classes d'âge. Les ministres envisagent d'abord d'unir Louis XV, bien qu'il soit grand-père et en dépit de ses mœurs plus que douteuses, à une princesse habsbourgeoise ; mais le roi très chrétien quitte

en vitesse le lit de la Pompadour pour se réfugier dans celui d'une autre favorite, la du Barry. L'empereur Joseph, veuf pour la seconde fois, ne manifeste pas non plus une franche envie de se laisser marier à l'une des trois filles de Louis XV qui ne sont plus de toute première fraîcheur. Il reste donc une troisième combinaison, la plus naturelle, l'union du dauphin adolescent, petit-fils de Louis XV et futur héritier de la couronne de France, à une fille de Marie-Thérèse. En 1766, Marie-Antoinette, âgée alors de onze ans, peut déjà être proposée sérieusement ; le 24 mai, l'ambassadeur d'Autriche écrit expressément à l'impératrice : « Le roi s'est expliqué de façon que votre majesté peut regarder le projet comme décidé et assuré. » Mais les diplomates ne seraient pas diplomates s'ils ne mettaient pas un point d'honneur à compliquer les choses simples, et surtout à retarder avec art toute affaire importante. Des intrigues de cour sont menées des deux côtés, une année passe, une deuxième, une troisième, et Marie-Thérèse, méfiante, qui a de bonnes raisons de se montrer suspicieuse, craint que pour finir son désagréable voisin, Frédéric de Prusse, « le monstre » comme elle l'appelle avec une cordiale amertume, ne finisse par entraver aussi ce plan, si décisif pour la puissance de l'Autriche, par l'une de ses diableries machiavéliques ; elle déploie donc toute son amabilité, sa passion et sa ruse pour que la cour de France ne puisse pas retirer la promesse à demi donnée. Avec l'obstination inlassable d'une entremetteuse professionnelle, la patience tenace et inflexible de sa diplomatie, elle ne cesse pas de faire valoir à Paris les avantages de la princesse ; elle inonde les ambassadeurs de civilités et de présents pour qu'ils rapportent enfin de Versailles une offre de mariage qui constitue un engagement ; plus impératrice que mère, songeant davantage à accroître la puissance de sa maison qu'au bonheur de son enfant, son ambassadeur a beau l'informer que « la nature semble avoir refusé tous dons à Monsieur le Dauphin, que par sa contenance

et ses propos ce prince n'annonce qu'un sens très borné, beaucoup de disgrâce et nulle sensibilité », rien ne peut la retenir. D'ailleurs une archiduchesse a-t-elle besoin d'être heureuse, ne suffit-il pas qu'elle devienne reine ? Mais plus Marie-Thérèse met d'ardeur à obtenir un engagement formel, plus Louis XV, en bon psychologue, se réserve ; pendant trois ans il se fait envoyer des portraits et des rapports sur la petite archiduchesse et se déclare en principe favorable au projet de mariage. Mais il ne fait pas la demande tant attendue, il ne s'engage pas.

Le gage ingénu de cette importante affaire d'État, la petite Toinette, âgée de douze ans, est une gamine délicate, gracieuse, svelte et indéniablement jolie, qui, pendant ce temps, joue et folâtre en compagnie de ses sœurs, frères et amies, dans les salons et les jardins de Schönbrunn, avec toute l'ardeur de son tempérament ; elle ne songe guère aux études, aux livres et à l'instruction. Grâce à sa gentillesse naturelle et à son entrain primesautier, elle s'y prend si adroitement avec les abbés et les gouvernantes chargés de l'éduquer qu'elle réussit à se soustraire à toutes les heures d'études. Un jour, Marie-Thérèse, à qui le poids si lourd des affaires d'État n'a jamais permis de se soucier sérieusement de ses enfants, s'aperçoit avec effroi qu'à treize ans, la future reine de France, ne sait écrire correctement ni le français ni l'allemand, qu'elle ne possède même pas les connaissances les plus superficielles en histoire et en culture générale ; ses prestations musicales ne sont pas bien meilleures, bien que Gluck, rien de moins, lui donne des leçons de piano. Au dernier moment, il faut rattraper le temps perdu, faire de l'espiègle et paresseuse Toinette une personne instruite. Ce qui importe le plus pour une future reine de France c'est de savoir danser convenablement et de parler le français avec un bon accent ; pour y parvenir, Marie-Thérèse engage d'urgence le grand maître de danse Noverre et deux acteurs d'une troupe française en tournée à Vienne, l'un pour la prononciation, l'autre pour le chant. Mais

à peine l'ambassadeur de France en a-t-il fait part à la cour des Bourbons, qu'un message outré arrive de Versailles : une future reine de France ne peut pas avoir une bande d'histrions pour éducateurs ! On lance en hâte de nouvelles négociations diplomatiques, car la cour de Versailles considère déjà l'éducation de la future fiancée du dauphin comme une affaire la concernant ; après de longs pourparlers, on délègue à Vienne comme précepteur, sur la recommandation de l'évêque d'Orléans, un certain abbé Vermond ; c'est par lui que nous possédons les premiers rapports sérieux sur l'archiduchesse alors âgée de treize ans. Il la trouve charmante et sympathique : elle a, écrit-il, une figure charmante, elle réunit toutes les grâces du maintien, et si, comme on doit l'espérer, elle grandit un peu, elle aura tous les agréments qu'on peut désirer d'une princesse de haut rang. Son caractère et son esprit sont excellents. Le brave abbé s'exprime toutefois beaucoup plus prudemment sur les connaissances réelles et sur l'application de son élève. Espiègle, inattentive, nonchalante, d'une allégresse de mercure, la petite Marie-Antoinette, en dépit de sa très grande facilité de compréhension, n'a jamais manifesté le moindre désir de s'occuper de quelque sujet sérieux que ce soit. Elle a, dit-il, plus d'esprit qu'on ne lui en a cru pendant longtemps. Malheureusement, cet esprit n'a été accoutumé à aucune concentration jusqu'à sa douzième année. Un peu de paresse et beaucoup de légèreté m'ont rendu son instruction encore plus difficile. J'ai commencé pendant six semaines par les principes des belles-lettres. Elle saisissait bien, jugeait correctement, mais je ne pouvais l'accoutumer à approfondir les sujets, quoique je sentisse qu'elle en était capable. J'ai fini par comprendre que la seule manière de l'éduquer était de la divertir.

C'est presque mot pour mot dans ces termes que tous les hommes d'État, dix et vingt ans plus tard, se plaindront de cette paresse de la pensée malgré une

grande intelligence, de cette fuite ennuyée devant tout entretien de fond ; on voit déjà clairement chez l'adolescente de treize ans tout le risque que fait peser ce caractère qui pourrait tout et ne veut rien vraiment. Mais à la cour de France, depuis le règne des maîtresses, la tenue d'une femme est plus appréciée que sa valeur réelle ; Marie-Antoinette est jolie, elle a de l'allure et un caractère honnête – cela suffit. Enfin, en 1769, Louis XV adresse à Marie-Thérèse la missive qu'elle attend ardemment depuis si longtemps, celle dans laquelle le roi demande solennellement la main de la jeune princesse pour son petit-fils, le futur Louis XVI, et propose comme date du mariage les journées de Pâques de l'année suivante. Marie-Thérèse accepte, comblée ; après de longues années de soucis, cette femme tragiquement résignée peut encore une fois jouir d'un moment de lumière. La paix de l'empire, et en même temps de l'Europe, lui paraît désormais assurée ; des courriers et des estafettes annoncent officiellement à toutes les cours que Habsbourg et Bourbons, jusqu'alors ennemis, sont devenus à jamais alliés par le sang. *Bella gerant alii, tu, felix Austria, nube* ; une fois de plus, la vieille devise des Habsbourg se trouve confirmée.

La tâche des diplomates est heureusement achevée. Mais c'est seulement à ce moment que l'on comprend qu'il s'agissait de la partie la plus facile de la besogne. Car persuader les Habsbourg et les Bourbons de la nécessité d'une entente, réconcilier Louis XV et Marie-Thérèse, était un jeu d'enfants à côté de la difficulté insoupçonnée qu'il y a à harmoniser, à l'occasion d'une solennité aussi prestigieuse, le cérémonial des cours et des maisons de France et d'Autriche ! Il est vrai que des deux côtés, les maîtres de cérémonies et autres fanatiques de l'ordre disposent d'une année entière pour rédiger toutes les clauses du protocole, terriblement important, des festivités nuptiales ; mais que sont douze petits mois fugaces pour ces Chinois

de l'étiquette ? Un héritier du trône de France épouse une archiduchesse autrichienne : quelles questions bouleversantes de préséance soulève cette affaire ! Avec quelle attention il faut en examiner tous les détails, que d'irréremédiables faux pas il s'agit d'éviter en se livrant à l'étude de documents séculaires ! Jour et nuit, à Schönbrunn et à Versailles, les gardiens sacrés des us et coutumes méditent, enfiévrés ; jour et nuit les ambassadeurs discutent de chaque invitation, des courriers spéciaux galopent d'un pays à l'autre avec des propositions et des contre-propositions, car on se rend compte de l'épouvantable catastrophe (pire que sept guerres) qui pourrait s'ensuivre au cas où seraient violées les préséances entre les maisons souveraines ! Au cours d'innombrables conférences des deux côtés du Rhin, on pèse et discute d'épineuses et doctorales questions, comme celles-ci par exemple : quel nom sera cité le premier dans le contrat de mariage, celui de l'impératrice d'Autriche ou celui du roi de France ? Qui apposera le premier sa signature ? Quels présents seront offerts ? Quelle dot sera stipulée ? Qui accompagnera la fiancée ? Qui la recevra ? Combien de gentilshommes, de dames d'honneur, d'officiers, de gardes, de premières et de deuxièmes caméristes, de coiffeurs, de confesseurs, de médecins, de scribes, de secrétaires et de lingères doivent faire partie du cortège nuptial d'une archiduchesse d'Autriche jusqu'à la frontière, et, ensuite, de l'héritière du trône de France entre la frontière et Versailles ? Tandis que sur les deux rives du Rhin les perruques sont encore loin d'être d'accord sur les grandes lignes des questions essentielles, dames et gentilshommes des deux cours, de leur côté, se disputent déjà entre eux farouchement, comme s'il s'agissait des clefs du paradis, l'honneur d'accompagner ou de recevoir le cortège nuptial, chacun défendant ses prétentions armées de codes et de parchemins ; et bien que les maîtres de cérémonie travaillent comme des galériens, une année entière ne leur suffit pas pour régler entièrement ces

questions capitales de préséance et de protocole : au dernier moment, par exemple, on biffe du programme la représentation de la noblesse alsacienne pour « éviter les ennuyeuses questions d'étiquette qu'on n'a plus le temps de régler ». Et si un ordre royal n'avait pas fixé la cérémonie à une date tout à fait précise, gardiens français et autrichiens du cérémonial ne seraient même pas d'accord aujourd'hui encore sur la « bonne » forme du mariage ; et il n'y aurait pas eu de reine Marie-Antoinette, ni peut-être de Révolution française !

Des deux côtés, bien qu'en France comme en Autriche les économies soient terriblement nécessaires, on déploie la plus grande pompe et le dernier faste. Les Habsbourg ne veulent pas être surpassés par les Bourbons, ni les Bourbons par les Habsbourg. Le palais de l'ambassade de France à Vienne se révèle trop petit pour les quinze cents invités ; des centaines d'ouvriers construisent des annexes à la vitesse du vent, tandis qu'à Versailles, au même moment, on aménage spécialement pour la noce une salle d'opéra. Ici et là-bas une ère bénie s'ouvre pour les fournisseurs de la cour, tailleurs, joailliers, fabricants de carrosses. Rien que pour aller au-devant de la princesse, Louis XV commande au fournisseur de la cour, Francien, deux carrosses d'une magnificence inouïe, en bois précieux, avec vitres étincelantes, l'intérieur capitonné de velours, l'extérieur décoré de peintures dispendieuses, surmontés de couronnes, et, en dépit de cet appareil, d'une souplesse admirable et de la plus grande légèreté. Pour le dauphin et la cour royale, on exécute des habits de parade, couverts de bijoux précieux ; le Régent, le plus beau diamant de l'époque, ornera le chapeau de Louis XV et Marie-Thérèse prépare non moins luxueusement le trousseau de sa fille : dentelles de Malines tissées tout exprès, fine toile, soie et parures. Enfin l'ambassadeur Durfort arrive à Vienne pour demander au nom du dauphin la main de Marie-Antoinette. Vision splendide pour les Viennois,

amateurs passionnés de spectacles : quarante-huit carrosses à six chevaux, dont les deux merveilles vitrées citées plus haut, roulent lentement et solennellement à travers les rues pavoisées conduisant au Hofburg ; les livrées neuves des cent dix-sept laquais et gardes du corps qui accompagnent l'ambassadeur ont coûté à elles seules cent sept mille ducats, le cortège, pas moins de trois cent cinquante mille. À partir de ce moment les fêtes se succèdent : demande publique en mariage, renonciation solennelle de Marie-Antoinette devant l'Évangile, le crucifix et les cierges allumés, à ses droits autrichiens, congratulations de la cour, de l'Université, parade de l'armée, « théâtre paré », réception au Belvédère suivie d'un bal auquel participent trois mille personnes, nouvelle réception et souper pour quinze cents invités au palais Liechtenstein, et enfin, le 19 avril, mariage par procuration à l'église Saint-Augustin, où l'archiduc Ferdinand représente le dauphin. Encore un tendre souper de famille et, le 21, ce sont les adieux solennels, la dernière étreinte. Et franchissant une double haie respectueuse, Marie-Antoinette, ex-archiduchesse d'Autriche, roule dans le carrosse du roi de France au-devant de son destin.

Marie-Thérèse a vu partir sa fille avec peine. Pendant des années et des années, cette femme, lasse et vieillissante, avait souhaité ce mariage au nom de l'accroissement du « pouvoir domestique » des Habsbourg, et cependant, au dernier moment, le destin qu'elle a elle-même fixé à sa fille lui inspire de l'inquiétude. Si l'on étudie plus profondément ses lettres et sa vie, on comprend que cette souveraine tragique, unique grand monarque de la maison d'Autriche, ne porte plus depuis longtemps la couronne que comme un fardeau. Avec une peine infinie, par des guerres continuelles, elle a maintenu l'unité de l'empire, formé par une suite d'alliances, dans un certain sens artificiel, contre la Prusse et la Turquie, l'Orient et l'Occident ; et voilà qu'elle perd courage au moment précis où cet empire paraît en sûreté sur

le plan extérieur. Cette femme vénérable est saisie de l'extraordinaire pressentiment qu'après elle l'empire auquel elle a donné toute sa force et toute son énergie sera partagé et morcelé ; politicienne clairvoyante, presque visionnaire, elle sait à quel point est relâché le lien qui forme cet amalgame de nations assemblé par le hasard, elle sait que son existence ne peut être prolongée qu'à force de prudence, de réserve et d'intelligente passivité. Qui continuera ce qu'elle a entrepris avec tant de soin ? Les profondes déceptions que lui ont causées ses enfants ont éveillé en elle l'esprit de Cassandre ; il leur manque ce qui faisait la force la plus intime de son caractère, la grande patience, la ténacité, la planification et l'obstination lentes et sûres, la capacité de renoncer et la sagesse de se limiter. Mais le sang lorrain de son mari semble avoir répandu dans leurs veines une vague brûlante d'inquiétude ; tous sont prêts à sacrifier des possibilités incalculables au plaisir d'un instant : génération mesquine, légère et sans foi, à la seule recherche du succès éphémère. Son fils et corégent Joseph II flatte avec toute la patience d'un prince héritier Frédéric II qui l'a persécutée et raillée toute sa vie ; il courtise Voltaire qu'en pieuse catholique elle hait comme l'antéchrist ; à peine mariée à Parme, l'archiduchesse Marie-Amélie, qu'elle a également destinée à un trône, coupe le souffle à l'Europe par la légèreté de ses mœurs. Au bout de deux mois, elle a dilapidé les finances, désorganisé le pays et se divertit avec des amants ; son autre enfant, à Naples, ne lui fait guère honneur elle non plus ; aucune de ses filles ne fait preuve de sérieux ni d'austérité morale. L'œuvre prodigieuse de dévouement et d'abnégation à laquelle la grande impératrice a inflexiblement sacrifié toute sa vie privée, toute joie, tout plaisir facile, lui paraît accomplie en vain. Elle se réfugierait volontiers dans un cloître, et seule la crainte, née du juste pressentiment que son fils trop pressé détruirait aussitôt par des mesures irréflechies tout ce qu'elle a mis debout,

incite cette vieille lutteuse à conserver ce sceptre dont sa main est lasse depuis longtemps.

Bonne psychologue, elle ne se fait pas d'illusions sur sa dernière-née, Marie-Antoinette ; elle connaît ses qualités – sa grande bienveillance et sa cordialité, son intelligence fraîche et allègre, sa nature humaine sans déguisement – mais elle n'ignore pas non plus ses défauts : son manque de maturité, sa légèreté, son caractère enjoué et dissipé. Pour l'approcher de plus près, pour faire au dernier moment de cette ardente écervelée une reine, elle installe Marie-Antoinette dans sa propre chambre pendant les deux mois qui précèdent le départ : elle cherche, par de longues conversations, à la préparer à occuper sa haute position ; et pour gagner le secours du ciel, elle emmène l'enfant en pèlerinage à Mariazell. Mais plus l'heure des adieux approche, plus l'impératrice s'inquiète. Un sombre pressentiment lui trouble le cœur, celui du malheur futur, et elle met en jeu toute sa force pour conjurer les sombres puissances. Avant le départ, elle remet à Marie-Antoinette des règles de comportement détaillées et fait jurer à cette jeune fille négligente de les relire soigneusement tous les mois. Outre la missive officielle, elle fait parvenir à Louis XV une lettre privée où cette vieille femme supplie le vieil homme d'avoir de l'indulgence pour la légèreté enfantine de celle qui ne compte que quatorze ans. Mais son inquiétude intérieure ne s'apaise toujours pas. Marie-Antoinette n'est pas encore arrivée à Versailles que déjà elle lui rappelle sa promesse de consulter l'écrit qu'elle lui a remis : « Je te recommande, ma chère fille, chaque 21 du mois, de relire cette feuille. Je t'en prie, sois-moi fidèle sur ce point ; je ne crains chez toi que la négligence dans tes prières et tes lectures, ainsi que l'inattention et la tiédeur et la paresse qu'elle entraîne. Lutte contre cela... et n'oublie pas une mère qui, quoiqu'éloignée, ne cessera d'être soucieuse de toi jusqu'à son dernier soupir. »

Au milieu des réjouissances célébrant le triomphe de sa fille, Marie-Thérèse se rend à l'église et prie Dieu de détourner le malheur que seule, parmi tous, elle pressent.

Tandis que la gigantesque cavalcade – trois cent quarante chevaux, qui doivent être remplacés à chaque relais de poste – traverse lentement l'Autriche et la Bavière et, après d'innombrables fêtes et réceptions, s'approche de la frontière française, charpentiers et tapissiers travaillent activement à un singulier édifice sur une île du Rhin, entre Kehl et Strasbourg. Les grands maîtres de cérémonie de Versailles et de Schönbrunn y ont joué leur grand atout ; après des pourparlers sans fin pour savoir si la remise solennelle de la future mariée devait s'accomplir en territoire autrichien ou en pays français, un malin parmi eux a trouvé une solution digne de Salomon : on construira un pavillon spécial en bois sur un des petits îlots inhabités du Rhin, entre la France et l'Allemagne, c'est-à-dire dans le « no man's land » – une merveille de neutralité, deux pièces du côté de la rive droite du Rhin, où Marie-Antoinette entrera encore en archiduchesse, deux pièces du côté de la rive gauche, d'où elle sortira après la cérémonie en dauphine de France, et au milieu la grande salle de la remise solennelle, où l'archiduchesse deviendra définitivement l'héritière du trône de France. Des tapisseries précieuses empruntées au palais épiscopal couvrent les cloisons élevées à la hâte, l'université de Strasbourg prête un baldaquin, la riche bourgeoisie de la ville son plus beau mobilier. Ce sanctuaire d'une splendeur princière est naturellement fermé aux yeux des profanes, mais ici comme partout quelques pièces d'argent rendent les gardiens complaisants ; c'est ainsi que quelques jours avant l'arrivée de Marie-Antoinette plusieurs jeunes étudiants allemands se glissent dans l'édifice à moitié achevé pour satisfaire leur curiosité. L'un d'eux surtout, à la taille élancée,

au regard clair et ardent, l'aura du génie couronnant son front viril, ne se lasse pas d'admirer la beauté des Gobelins tissés d'après les cartons de Raphaël ; ils éveillent chez le jeune homme, à qui la cathédrale de Strasbourg vient justement de révéler l'art gothique, le désir ardent de comprendre l'art classique avec le même amour. Enthousiasmé, il explique à ses camarades moins éloquents ce monde de beauté, soudain découvert, des maîtres italiens ; mais tout à coup il s'arrête, se sent mal à l'aise, ses sourcils foncés et épais se froncent, presque avec colère, au-dessus du regard encore enflammé. Car à l'instant seulement il vient de se rendre compte de ce que représentent ces tapisseries : c'est, en effet, une légende convenant aussi peu que possible à une noce : l'histoire de Jason, Médée et Créuse, le parfait exemple d'un mariage à l'issue fatale. « Quoi ! s'exclame le génial adolescent, sans prêter attention à l'étonnement de ceux qui l'entourent, est-il permis de mettre aussi imprudemment sous les yeux d'une jeune reine, dès le premier jour, l'exemple du mariage peut-être le plus atroce qui fût jamais consommé ? N'y a-t-il donc point parmi les architectes, décorateurs et tapissiers français, un seul homme qui comprenne que les images représentent quelque chose, qu'elles agissent sur les sens et l'esprit, qu'elles laissent des impressions, qu'elles éveillent des pressentiments ? Ne dirait-on pas que l'on a voulu envoyer le plus hideux des spectres au-devant de cette belle dame que l'on dit être attachée à la vie ? »

Les amis du bouillant jeune homme réussissent avec peine à le calmer, et il leur faut presque employer la force pour entraîner Goethe – car cet étudiant n'est nul autre que lui – hors de la bâtisse en planches. « L'immense flot de magnificence » du cortège nuptial s'approche, bientôt il inondera d'allégresse et de joyeuses paroles la salle décorée, sans que personne ne soupçonne que quelques heures auparavant le regard pénétrant d'un poète a déjà discerné dans ce tissu aux couleurs vives le fil noir de la fatalité.

La remise de Marie-Antoinette doit illustrer la séparation de tout ce qui la relie à la maison d'Autriche, personnes et choses ; ici encore, les maîtres de cérémonie ont imaginé un symbole particulier ; non seulement aucun membre de sa suite autrichienne n'est autorisé à l'accompagner au-delà de la ligne de démarcation invisible, mais encore l'étiquette exige qu'elle ne garde pas sur elle la moindre chose provenant de son pays, ni souliers, ni bas, ni chemise, ni rubans. À partir du moment où Marie-Antoinette devient dauphine de France, elle ne peut se vêtir que de tissus français. C'est ainsi que l'enfant de quatorze ans est obligée de se dévêtir entièrement devant toute sa suite dans l'antichambre autrichienne ; la nudité complète de ce tendre corps d'adolescente à peine éclos illumine un instant la pièce obscure ; puis on la revêt d'une chemise de soie française, de jupons de Paris, de bas de Lyon, de souliers du cordonnier de la cour, elle ne peut conserver aucun souvenir, pas même une bague, une croix, le monde de l'étiquette ne s'effondrerait-il pas si elle gardait une seule agrafe ou un ruban qu'elle aimât ? À partir de maintenant, elle ne doit plus voir autour d'elle un seul des visages auxquels elle est habituée depuis des années. Est-ce étonnant si l'adolescente effrayée par toute cette pompe et ces manières, et si brusquement jetée dans une atmosphère étrangère, fond en larmes comme un enfant ? Mais il s'agit de reprendre immédiatement une tenue convenable, car les bouillonnements des sentiments ne sont pas de mise à un mariage politique ; plus loin, dans l'autre pièce, la suite française attend déjà, et ce serait une honte d'aller au-devant d'elle les yeux humides, le visage baigné de larmes et exprimant toute sa peur. Le comte Starhemberg, gentilhomme d'honneur, lui tend la main pour l'aider à faire le pas décisif, et vêtue à la française, accompagnée pour la dernière fois de sa suite autrichienne, archiduchesse d'Autriche pendant deux minutes encore,

elle entre dans la salle où elle doit être remise à la délégation envoyée par les Bourbons, qui l'attend en grande pompe et grand apparat. L'ambassadeur de Louis XV prononce un discours solennel, on donne lecture du protocole, puis – tout le monde retient son souffle – vient la grande cérémonie. Chaque pas y est calculé comme dans un menuet, tout a été répété et appris par cœur auparavant. La table au milieu de la salle représente symboliquement la frontière. D'un côté les Autrichiens, de l'autre les Français. Tout d'abord le gentilhomme d'honneur autrichien, le comte Starhemberg, lâche la main de Marie-Antoinette ; le gentilhomme d'honneur français s'en empare et d'un pas solennel fait accomplir lentement le tour de la table à la jeune fille tremblante. Pendant ces minutes comptées avec exactitude, la suite autrichienne se retire lentement vers l'entrée, et la suite française s'avance du même pas vers la future reine, de sorte qu'au moment précis où Marie-Antoinette se trouve avec sa nouvelle cour française, la cour autrichienne a déjà quitté la salle. Cette débauche d'étiquette se déroule en silence, un modèle du genre, grandiose et fantomatique ; au dernier instant, seulement, la fillette intimidée ne peut plus se contenir devant cette solennité glaciale. Et au lieu d'accepter, calme et froide, l'humble révérence de sa nouvelle dame d'honneur, la comtesse de Noailles, elle se jette en sanglotant dans ses bras, comme pour y chercher un refuge : un beau geste d'abandon, émouvant, que tous les grands maîtres du cérémonial, des deux côtés du Rhin, avaient oublié de prescrire. Mais le sentiment ne fait pas partie des logarithmes et des usages de cour ; déjà, le carrosse vitré attend au-dehors, déjà les cloches sonnent à la cathédrale de Strasbourg, déjà les salves d'artillerie retentissent ; au milieu d'un déchaînement d'acclamations, Marie-Antoinette quitte pour toujours les rivages insoucians de l'enfance : son destin de femme commence.

L'arrivée de Marie-Antoinette restera comme une heure de joie inoubliable pour le peuple français qui n'est plus depuis longtemps gâté par les fêtes. Voici des décennies que Strasbourg n'a plus vu de dauphine, et peut-être n'en a-t-elle jamais connu d'aussi adorable que cette jeune fille. La svelte enfant aux cheveux blond cendré, aux yeux bleus et espiègles, rit et sourit du fond de son carrosse vitré aux foules innombrables accourues des villes et villages, dans leur joli costume alsacien, pour acclamer le somptueux cortège. Des centaines d'enfants en habit blanc précèdent la voiture en jonchant le chemin de fleurs ; on a dressé un arc de triomphe, les portes sont pavoisées, sur la grande place le vin coule de la fontaine, des bœufs entiers rôtissent à la broche, on distribue aux pauvres du pain apporté dans d'énormes corbeilles. Le soir toutes les maisons sont illuminées, des flammes serpentent autour du clocher et la dentelle rougeâtre de la divine cathédrale en devient transparente. D'innombrables barques et bateaux glissent sur le Rhin, éclairés par des torches colorées et portant des lampions pareils à des oranges incandescentes ; des boules de verre bigarrées, resplendissantes de lumière, scintillent dans les arbres ; et le monogramme entrelacé du dauphin et de la dauphine brille sur l'île, couronnant, au milieu de personnages mythologiques, un feu d'artifice grandiose. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, le peuple avide de spectacles déambule dans les rues et le long du fleuve ; la musique vibre et résonne ; dans des centaines d'endroits hommes et jeunes filles dansent joyeusement ; la blonde messagère d'Autriche semble avoir apporté un nouvel âge d'or ; une fois encore le peuple de France, oubliant son amertume et sa colère, reprend courage et se laisse aller à un joyeux espoir. Mais ce tableau magnifique dissimule lui aussi une déchirure secrète ; comme dans le Gobelin de la salle de réception, le destin y a glissé symboliquement un signe de malheur. Lorsque, le lendemain, avant son départ, Marie-Antoinette veut se rendre à la messe, ce

n'est pas le vénérable évêque qui l'accueille à l'entrée de la cathédrale, mais son neveu et coadjuteur. L'air un peu efféminé dans sa soutane violette et flottante, ce prêtre mondain prononce une allocution galante et pathétique – ce n'est pas sans raison que l'Académie l'a accepté dans ses rangs – où se détachent ces phrases de courtisan : « Vous allez être parmi nous la vivante image de cette impératrice chérie, depuis longtemps l'admiration de l'Europe comme elle le sera de la postérité. C'est l'âme de Marie-Thérèse qui va s'unir à l'âme des Bourbons. » Après les salutations, le cortège se range respectueusement sous la voûte sombre de la cathédrale ; le coadjuteur conduit la princesse à l'autel et de sa fine main baguée de jeune premier élève l'ostensoir. C'est Louis, prince de Rohan, futur héros tragicomique de l'affaire du Collier, l'adversaire le plus dangereux de Marie-Antoinette, son ennemi le plus funeste, qui, le premier, lui souhaite la bienvenue en France. Et la main qui maintenant lui donne la bénédiction est la même qui plus tard précipitera dans la boue son honneur et sa couronne.

Marie-Antoinette ne peut pas séjourner longtemps à Strasbourg, dans cette Alsace qui lui est une demi-patrie : quand un roi de France attend, tout retard serait inadmissible. Longeant les rives mugissantes de la liesse populaire, franchissant arcs de triomphe et portes ornées de guirlande, le cortège nuptial fait enfin route vers son premier but, la forêt de Compiègne, où la famille royale attend son nouveau membre dans un imposant cortège de voitures. Courtisans, dames de la cour, officiers, gardes du corps, trompettes, tambours et musiciens, tous vêtus d'habits neufs et étincelants, sont regroupés par ordre de rang, formant un ensemble éclatant ; toute la forêt lumineuse du mois de mai brille de ce jeu de couleurs flamboyantes. À peine les fanfares des deux suites annoncent-elles l'approche du cortège nuptial que Louis XV quitte son carrosse pour recevoir la femme de son petit-fils. Mais

déjà, de son pas léger tant admiré, Marie-Antoinette se hâte au-devant de lui et s'agenouille dans la plus gracieuse des révérences (elle ne fut pas pour rien l'élève du grand maître de danse Noverre) devant le grand-père de son futur époux. Le roi, bon connaisseur, par son Parc aux Cerfs, de la chair féminine fraîche et extrêmement sensible au charme et à la grâce, se penche avec une tendre satisfaction vers la blonde et appétissante enfant, aide la fiancée de son petit-fils à se relever et l'embrasse sur les deux joues. Ensuite seulement il lui présente son futur mari, qui, du haut de ses cinq pieds dix pouces, gauche, embarrassé, compassé, lève enfin ses yeux somnolents de myope et, sans montrer un empressement particulier, dépose avec la froideur du cérémonial un baiser sur la joue de sa fiancée, conformément à l'étiquette. Dans le carrosse, Marie-Antoinette est assise entre le grand-père et le petit-fils, entre Louis XV et le futur Louis XVI. Le vieil homme semble plutôt tenir le rôle du fiancé, il parle avec animation et fait même un peu la cour à la jeune fille, tandis que le futur époux s'ennuie et se tient silencieusement dans son coin. Le soir, lorsque les fiancés, déjà mariés d'ailleurs par procuration, gagnent leur chambre respective, le triste amoureux n'a pas encore dit un seul mot de tendresse à la ravissante ingénue ; et dans son journal intime, pour résumer cette journée décisive, il écrit sèchement cette unique ligne : « Entrevue avec Madame la Dauphine. »

Trente-six ans plus tard, dans cette même forêt de Compiègne, un autre souverain de France, Napoléon, attendra son épouse, une autre archiduchesse autrichienne, Marie-Louise. Elle ne sera pas aussi charmante, aussi croustillante que Marie-Antoinette, cette Marie-Louise grassouillette et d'une douceur ennuyeuse. Mais l'homme et prétendant fougueux prendra possession avec tendresse, mais sans tarder, de la femme qui lui est destinée. Le soir même il demande à l'évêque si le mariage de Vienne *per*

procuram lui confère des droits conjugaux, et sans attendre la réponse, il en tire les conclusions : le lendemain déjà Napoléon et Marie-Louise déjeunent ensemble au lit. Marie-Antoinette, elle, n'a rencontré dans la forêt de Compiègne ni un homme ni un amant : tout juste un fiancé officiel.

La deuxième et véritable célébration du mariage a lieu le 16 mai à Versailles dans la chapelle de Louis XIV. Une telle cérémonie de cour et d'État est trop sublime, trop auguste, et en même temps trop intime, trop familière, pour qu'il puisse être permis au peuple d'y assister ou même de faire la haie devant les portes. Seul le sang noble – un arbre généalogique d'au moins cent branches – confère le droit d'entrée à l'église où, à travers les vitraux multicolores, les rayons du soleil printanier font briller fabuleusement une fois encore, comme le dernier fanal d'un monde qui disparaît, le brocart brodé, le satin miroitant, le faste infini des familles élues. L'archevêque de Reims est en charge la cérémonie. Il bénit les treize louis d'or et l'anneau nuptial ; le dauphin passe l'alliance à l'annulaire de Marie-Antoinette et lui tend les pièces d'or, puis tous deux s'agenouillent pour recevoir la bénédiction. La messe commence aux sons de l'orgue ; au Notre Père, on tend un baldaquin argenté au-dessus du jeune couple ; alors seulement le roi signe le contrat de mariage, et après lui, selon un ordre hiérarchique soigneusement respecté, tous les parents par le sang. C'est un document prodigieusement long, plusieurs fois plié ; aujourd'hui encore, sur le parchemin jauni, on lit, maladroits et trébuchants, ces quatre mots : Marie-Antoinette-Josepha-Jeanne, laborieusement tracés par la petite main de la fillette de quinze ans, et à côté – « mauvais signe », murmure-t-on une fois de plus – une énorme tache d'encre jaillie de sa plume rebelle, et de la sienne seule parmi tous les signataires.

À présent, la cérémonie terminée, le peuple est gracieusement autorisé à participer, lui aussi, à la

fête des monarques. Une marée humaine – la moitié des Parisiens a déserté la capitale – se déverse dans les jardins de Versailles, qui révèlent aujourd’hui même au *profanum vulgus* leurs cascades et leurs jets d’eau, leurs prairies et leurs allées ombragées ; le clou des réjouissances sera le feu d’artifice nocturne, le plus grandiose qu’on aura jamais vu à une cour royale. Mais le ciel prépare un feu d’artifice à sa manière. Dans l’après-midi des nuages noirs s’amoncellent, annonceurs de malheurs ; bientôt un orage éclate, une averse formidable tombe sur la ville et le peuple privé de son divertissement reflue vers Paris dans une mêlée furieuse. Tandis que des milliers de Parisiens grelottants de froid, trempés jusqu’aux os et fouettés par la pluie, fuient tumultueusement dans les rues et que les arbres secoués par la tempête se courbent dans le parc, le grand repas de noces commence derrière les vitres de la nouvelle salle de spectacle, illuminée de milliers de bougies, selon le cérémonial traditionnel que ne peut ébranler aucun ouragan, aucun tremblement de terre : pour la première et dernière fois Louis XV essaye de surpasser la magnificence de son illustre prédécesseur Louis XIV. Six mille invités, l’élite de la noblesse, ont obtenu à grand-peine des cartons d’entrée, non pour prendre place à table, mais uniquement pour regarder respectueusement du haut de la galerie les vingt-deux membres de la maison régnante porter à la bouche cuillers et fourchettes. Et ils sont six mille à retenir leur souffle pour ne pas troubler la grandeur du spectacle. Seul un orchestre de quatre-vingts musiciens, en sourdine, sous les arcades de marbre, accompagne avec douceur le festin princier. Puis, saluée par les gardes françaises, toute la famille royale passe entre la double haie de la noblesse humblement courbée : la cérémonie officielle est terminée et le royal marié n’a plus d’autre devoir à accomplir que celui de n’importe quel époux. La dauphine à sa droite, le dauphin à sa gauche, le roi conduit les deux enfants (à eux deux ils

ont à peine trente ans) dans leur chambre à coucher. L'étiquette pénètre jusque dans la chambre nuptiale, car sinon le roi de France en personne, qui pourrait remettre à l'héritier du trône sa chemise de nuit, et qui pourrait tendre la sienne à la dauphine, sinon la dame du rang le plus élevé et la plus récemment mariée, en l'occurrence la duchesse de Chartres ? Mais hormis les jeunes époux, seul l'archevêque de Reims a le droit de s'approcher du lit qu'il bénit et asperge.

Enfin, la cour quitte cet espace intime ; pour la première fois, Louis et Marie-Antoinette restent seuls et le baldaquin du grand lit se referme sur eux, rideau de brocart d'une tragédie invisible.

Secret d'alcôve

Dans un premier temps, il ne se passe rien dans ce lit-là. Et lorsque le jeune marié écrit ce mot dans son journal, le lendemain matin, « rien », il produit un double sens fatal. Ni les cérémonies de la cour ni la bénédiction épiscopale n'ont eu de pouvoir sur un pénible défaut organique dont est affligé le dauphin : *matrimonium non consummatum est*, le mariage n'a pas été consommé au sens propre ; il ne le sera pas davantage demain ni au cours des premières années. Marie-Antoinette a trouvé un « nonchalant mari », et l'on croit au début que seules la timidité, l'inexpérience ou une « nature tardive » (nous dirions aujourd'hui : une arriération infantile) rendent impuissant le jeune homme de seize ans en face de cette ravissante jeune fille. Il ne faut surtout rien hâter, ni inquiéter l'adolescent arrêté par un obstacle mental, se dit la mère expérimentée qui prie Antoinette de ne pas prendre au tragique la déception conjugale – « point d'humeur là-dessus », écrit-elle en mai 1771 – et recommande à sa fille des « caresses, cajolis », mais sans rien exagérer, car « trop d'empressement gênerait le tout ». Mais cette situation se prolonge un an, deux ans, et l'impératrice commence à être inquiète de cette « conduite si étrange » du jeune époux. Impossible de douter de sa bonne volonté, car de mois en mois le dauphin se montre de plus en plus tendre envers sa charmante épouse, et il renouvelle sans cesse ses visites nocturnes,

ses tentatives infructueuses, mais quelque « maudit charme », un trouble fatal et mystérieux empêche l'ultime et décisive caresse. L'ignorante Antoinette n'y voit que « maladresse et jeunesse » ; la pauvre enfant, dans son inexpérience, conteste même « les mauvais bruits qui courent dans le pays sur l'incapacité de son mari ». La mère, alors, intervient. Elle fait venir le médecin de la cour van Swieten et le consulte au sujet de la « froideur extraordinaire du dauphin » ; celui-ci hausse les épaules. Si une jeune fille aussi délicieuse ne réussit pas à échauffer le sang du dauphin, tout remède médical restera sans effet. Marie-Thérèse envoie à Paris lettre sur lettre ; finalement Louis XV, qui a une longue expérience et n'est que trop expert en ce domaine, interroge sérieusement son petit-fils ; Lassone, médecin de la cour, est mis au courant ; le triste héros de cette aventure amoureuse est examiné et il se trouve que l'impuissance du dauphin est déterminée non point par des causes morales, mais par un défaut organique insignifiant (un phimosis) : « Les uns disent que le frein comprime tellement le prépuce qu'il ne se relâche pas au moment de l'introduction et lui cause une douleur vive qui oblige Sa Majesté à modérer l'impulsion nécessaire pour l'accomplissement de l'acte. D'autres supposent que ledit prépuce est si adhérent qu'il ne peut se relâcher assez pour permettre la sortie de l'extrémité pénienne ce qui empêche l'érection complète de se produire. » (Rapport secret de l'ambassadeur d'Espagne.)

Les consultations se succèdent, il s'agit de savoir si le bistouri du chirurgien doit intervenir « pour lui rendre la voix », comme on chuchote cyniquement dans les antichambres. De son côté, Marie-Antoinette, éclairée entre-temps par ses amies expérimentées, fait tout son possible pour décider son époux au traitement chirurgical. (« Je travaille à le déterminer à la petite opération dont on a déjà parlé et que je crois nécessaire », écrit-elle en 1775 à sa mère.) Cependant Louis XVI – le dauphin est certes devenu

roi entre-temps, mais au bout de cinq ans ce n'est toujours pas un époux –, fidèle à son caractère hésitant, ne peut se décider à un acte énergique. Il recule et temporise, tente et retente, et cette situation horrible, répugnante, ridicule, ces éternels essais et ces éternels échecs durent encore deux ans, à l'humiliation de Marie-Antoinette, à la risée de toute la cour, à la rage de Marie-Thérèse, à la honte de Louis XVI ; sept années épouvantables s'écoulaient donc, jusqu'à ce que finalement l'empereur Joseph se rende en personne à Paris pour persuader son peu courageux beau-frère de la nécessité de l'opération. Alors seulement, ce triste César de l'amour réussit à franchir heureusement le Rubicon. Mais le royaume psychique qu'il conquiert enfin est déjà dévasté par ces sept années de combat ridicule, par toutes ces nuits pendant lesquelles Marie-Antoinette a enduré, comme femme et comme épouse, la suprême humiliation de son sexe.

N'eût-on pu éviter (se demanderont peut-être certaines âmes sensibles) de toucher à ce mystère délicat, le plus sacré de l'alcôve ? N'eût-il point suffi de voiler jusqu'à la rendre méconnaissable la défaillance royale ? N'eût-on pas mieux fait de glisser discrètement sur cette tragédie, en parlant au besoin, à mots couverts, de « l'absence du bonheur de la maternité » ? Souligner de tels détails très intimes est-il vraiment indispensable à une étude de caractère ? Assurément, on ne peut s'en passer, car toutes les tensions, dépendances, sujétions et hostilités qui naissent peu à peu entre le roi et la reine d'une part, les candidats au trône et la cour d'autre part, et qui se répercutent bien loin dans l'Histoire du monde, demeurent incompréhensibles si l'on ne s'attaque pas franchement à leur véritable origine. Les épiphénomènes historiques qui ont leur point de départ dans l'alcôve et sous le baldaquin des lits royaux sont plus nombreux qu'on ne veut généralement l'admettre. Mais il y a peu de cas où la relation logique entre la cause la plus privée et l'effet

politique et historique soit aussi nette que dans cette tragicomédie intime. Toute étude psychologique qui reléguerait dans l'ombre un événement que Marie-Antoinette elle-même a qualifié d'« article essentiel » de ses soucis et de ses espoirs serait malhonnête.

Autre chose encore : dévoile-t-on véritablement un mystère quand on parle librement et sincèrement de la longue impuissance conjugale de Louis XVI ? En aucun cas. Seul le XIX^e siècle, avec son moralisme et sa pruderie malade sur les questions sexuelles, a frappé de tabou tout commentaire libre sur les questions physiologiques. Mais au XVIII^e siècle, comme aux siècles précédents, l'impuissance ou l'aptitude conjugale d'un roi, la fécondité ou la stérilité d'une reine, étaient considérées comme une affaire non pas privée, mais politique et d'État, parce qu'elles décidaient de la succession au trône et par conséquent du destin de tout le pays ; le lit faisait aussi ouvertement partie de l'existence humaine que les fonts baptismaux ou le cercueil. Dans la correspondance entre Marie-Thérèse et Marie-Antoinette, qui passait en tout cas par les mains de l'archiviste d'État et du copiste, une impératrice d'Autriche et une reine de France parlent en toute liberté de tous les détails et malheurs de cette singulière vie conjugale. Marie-Thérèse décrit à sa fille avec éloquence les avantages du lit commun et lui donne de petits conseils féminins pour profiter habilement de chaque occasion d'union intime ; la fille, à son tour, annonce à sa mère la venue ou le retard de ses règles, les échecs de l'époux, les « un petit mieux », et enfin, triomphalement, sa grossesse. Une fois, le compositeur d'*Iphigénie*, Gluck, partant plus tôt que le courrier, est même chargé de la transmission de ce genre de nouvelles intimes. Au XVIII^e siècle, on voit encore les choses naturelles avec le plus parfait naturel.

Mais si encore la mère était seule à connaître cette défaillance secrète ! En réalité toutes les femmes de chambre en parlent, toutes les dames d'honneur, les gentilshommes et les officiers, les domestiques et les

blanchisseuses de la cour de Versailles le savent, et même à sa propre table le roi doit subir plus d'une grossière plaisanterie. La capacité d'un Bourbon à mettre des enfants au monde constituant, au regard de la succession au trône, une affaire de haute politique, toutes les cours étrangères s'en occupent de la façon la plus pressante. Dans leurs rapports, les ambassadeurs de Saxe, de Sardaigne, de Prusse, donnent des explications détaillées sur cette question délicate ; le plus zélé d'entre eux, le comte d'Aranda, ambassadeur d'Espagne, fait même examiner les draps du lit royal par des domestiques soudoyés afin d'être renseigné le plus exactement possible sur tout événement physiologique. Partout en Europe, rois et princes rient et se gaussent de Louis XVI en paroles et par lettres ; non seulement à Versailles, mais dans tout Paris, dans toute la France, l'impuissance du roi est un secret de Polichinelle. On en parle dans toutes les rues, des libelles volent de main en main et, lorsque Maurepas est nommé ministre, ce couplet gaillard circule à l'amusement général :

Maurepas était impuissant.
Le roi l'a rendu plus puissant.
Le ministre reconnaissant
Dit : Pour vous, Sire,
Ce que je désire,
D'en faire autant.

Mais ce qui ressemble à un amusement a en réalité une portée fatidique et dangereuse. Car ces sept années de défaillance conjugale ont forgé le psychisme du roi et de la reine et auront des conséquences politiques qui resteraient incompréhensibles si l'on ne connaissait pas ce fait : ici, le destin d'un couple est lié à la destinée du monde.

Si l'on ignorait cette défaillance intime, on ne comprendrait pas, avant tout, l'attitude morale de Louis XVI. Car son habitus reflète, avec une netteté proprement

clinique, tous les indices typiques d'un sentiment d'infériorité né d'une faiblesse virile. Si cet homme inhibé n'a aucune force créative d'agir dans la vie publique, c'est qu'elle lui fait aussi défaut dans la vie privée. Il ne sait pas s'affirmer, il est incapable de manifester une volonté quelconque, moins encore de l'imposer ; gauche, timide, portant une honte secrète, il fuit la société de la cour et surtout celle des femmes, car il sait, ce brave homme au fond très honnête, que son malheur est connu de tous, et le sourire ironique des gens qui en ont eu vent le trouble profondément. Parfois il se fait violence, essaye de se donner une certaine autorité, une apparence virile. Mais alors il monte toujours d'une marche trop haut, il devient brusque, grossier et brutal – une fuite typique dans une démonstration de force fanfaronne dont personne n'est dupe. Jamais il ne réussit à se montrer libre, naturel, sûr de lui, ni surtout majestueux. Incapable de virilité dans la chambre à coucher, il lui est impossible de jouer au roi devant les autres.

Que ses goûts personnels soient des plus mâles, la chasse et le travail physique (il s'est installé une forge, dont on peut encore voir le tour aujourd'hui), n'entre nullement en contradiction avec ce tableau clinique ; au contraire, il ne fait que le confirmer. Qui ne se sent pas un homme aime en effet inconsciemment à le paraître, et qui sait sa faiblesse intime fait volontiers étalage de force. Lorsque, pendant des heures, sur son cheval écumant il poursuit le sanglier et galope à travers les bois, lorsqu'il épuise ses muscles sur l'enclume, le sentiment d'une vigueur purement physique compense heureusement celui de sa faiblesse cachée : un mauvais serviteur de Vénus est heureux de se donner des airs de Vulcain. Mais dès que Louis revêt l'uniforme de gala et paraît au milieu des courtisanes, il se rend compte que cette force-là toute musculaire n'est pas la véritable, et le voilà immédiatement gêné. On le voit rarement rire, rarement satisfait et vraiment heureux.